



OMBRE ET LUMIÈRE VÉRONAISES

Les arènes de Vérone: depuis plus d'un siècle, elles sont presque synonyme d'opéra. En 1913, pour inaugurer un festival fameux entre tous, et commémorer du même coup le centenaire de la naissance de Verdi, on y produisit *Aïda*, qui raconte l'impossible amour entre le prince égyptien Radamès et la captive éthiopienne. Quoi de mieux ? Issus de deux familles ennemies, les amants du désert ont les meilleurs titres à devenir ceux de Vérone.

Sombre histoire d'amour et de mort où les héros, ma foi, finissent emmurés vivants, au contraire des spectateurs qui, tout à fait ravis, quittent sans encombre l'enceinte de pierre, et respirent librement les effluves de la nuit véronaise. Dans les arènes, pourtant, la réalité fut jadis terrible, non moins que la fiction. Ces pierres ont ensermé bien des vio-

lences. Du temps des Romains, nul n'ignore leur destination sinistre. L'époque médiévale ne fut pas en reste: deux cents Cathares brûlèrent dans cette enceinte en 1276.

Avec la mort terrible, la vie furtive et misérable: c'est aussi dans les arènes que les prostituées de la ville, durant le Moyen-Âge, exercent leur métier. Pour faire bon poids de dure réalité, ajoutons que le monument servit de camp de prisonniers, pour les Français en 1799, pour les Autrichiens six ans plus tard, lorsque la faveur des armes eut changé de camp. Dante, paraît-il, a pris modèle sur les arènes véronaises pour imaginer tel cercle de son Enfer. On ne s'en étonne pas vraiment.

Mais arrachons-nous à ce spectacle. Les arènes nous en offrent d'autres, plus riants, qui ne sont pas moins authentiques. Voici l'un d'eux, singulièrement émouvant. Nous y assistons grâce aux mémoires de Carlo Goldoni. Le dramaturge vénitien, évoquant l'un de ses passages à Vérone, commence par louer ces lieux propices à la comédie: « On construit, sur des tréteaux très solides, un théâtre en planches qui se défait en hiver, et se remonte à la nouvelle saison, et les meilleures troupes d'Italie viennent alternativement y exercer leurs talents. »

Vérone et ses arènes allaient jouer dans la carrière de Goldoni un rôle décisif: il y rencontre une troupe vénitienne à laquelle il confie son *Bélisaire*, qui sera l'un de ses premiers grands succès, à Venise, en 1734. Cette troupe, précise-t-il, comptait dans ses rangs « une veuve très jolie et très habile, qui jouait les jeunes amoureuses dans la comédie ». Cette femme, sans formation musicale,

avait cependant une voix aussi jolie que son visage. Elle avait créé peu de temps auparavant une petite pièce agrémentée de musique, intitulée *La Cantatrice*, et dont l'auteur était Goldoni. Mais elle l'ignorait alors. Donc, l'actrice et l'auteur se rencontrent aux arènes. On s'explique et l'on s'exclame. Les jours suivants, Goldoni trousse un autre petit intermède, intitulé *La Pupille*, dans lequel il raille gentiment le directeur de la troupe, amoureux de la jeune veuve. Mais qui donc était cette brillante comédienne? Elle s'appelait Zanetta Casanova: nulle autre que la mère de Giacomo Casanova.

Mais oui, parfaitement! Cette mère tant aimée de son petit garçon, et qui l'aima certainement en retour, mais avec distraction; cette mère toujours absente, toujours en tournée, et jusqu'à Londres ou Pétersbourg! Cette mère dont il serait un peu facile de dire que son fils a voulu la retrouver dans toutes les femmes qu'il aima, mais dont on peut du moins penser qu'elle lui donna, avec la solitude, le désir et la liberté d'aimer.

Zanetta Casanova, la lumineuse Zanetta, sur la scène des arènes de Vérone, et Goldoni qui la voit, qui l'embrasse, avant d'écrire pour elle une charmante œuvrette. Tous deux ignorant quel prodigieux écrivain, fils de l'une et successeur de l'autre, grandissait alors, mais alenti de tristesse, chez sa grand-mère, quelque part à Venise. Cette seule image ne suffit-elle pas à compenser pour nous, sans les effacer pour autant, les sombres heures des arènes? L'ombre de Dante, oui. Mais aussi la lumière de Zanetta, et l'œuvre heureuse de son fils.

Étienne Barillier, écrivain